

Analyses d'ouvrages

Misrahi (R.). - *Le corps et l'esprit dans la philosophie de Spinoza*. Le Plessis-Robinson, Lab. Synthélabo-Delagrangé, 1992, 139 p. Coll. "Les empêcheurs de penser en rond".

Voici encore un beau titre dans cette collection des "Empêcheurs de penser en rond" que dirige Philippe Pignarre. Ecrit par l'auteur de la dernière traduction française de l'"Ethique" (P.U.F., 1990), ce livre est une bonne introduction à la philosophie de Spinoza, en particulier dans la dimension psychosomatique. Pour Robert Misrahi, la manière dont Spinoza pense le rapport du corps et de l'esprit permet d'échapper aux contradictions du système de Descartes et au dogmatisme de Leibnitz, son contemporain. Contre une philosophie servante de la théologie, Spinoza construit en effet une véritable anthropologie areligieuse. Il considère que la Substance a une infinité d'attributs mais que l'homme n'en connaît que deux, qui le constituent : l'étendue et la pensée, ou la matière et l'esprit. Il s'agit donc de deux aspects de la même réalité. La nature est unique et l'homme est une simple partie de la nature. Ainsi, l'esprit est la conscience du corps, mais il n'y a pas interaction entre les deux : ce sont seulement deux aspects, deux manières de saisir différemment la même réalité. Et poursuivant son "combat inlassable" contre le dualisme, Spinoza va s'attaquer au "dualisme interne à l'âme". Pour lui, l'opposition traditionnelle de la volonté et de l'entendement ne tient pas. "Non seulement la réalité humaine est une" (l'esprit-corps) mais "l'esprit lui-même est un" comme entendement-affirmation, ou entendement actif, c'est-à-dire la raison.

Une grande leçon de philosophie anthropologique se dégageant définitivement de l'école théologico-philosophique moyenâgeuse (Dieu n'est plus que la nature, "Deus, sive Natura") malheureusement oubliée par les sensualistes et les idéologues qui se pencheront à la fin du XVIIIe siècle sur le berceau de la psychiatrie.

J. Postel

Morel (P.) et Quétel (Cl.). - *Du Bon Sauveur au CHS. Deux siècles et demi de psychiatrie caennaise*. Caen, Ed. du Lys, 1992, 96 p.

Il faut signaler cet ouvrage fort bien illustré, consacré à l'hôpital du Bon Sauveur de Caen. Cet établissement, d'abord maison de force au XVIIIe siècle se spécialisant progressivement dans l'accueil des "aliénés d'esprit", puis survivant à la Révolution, est devenu au XIXe siècle, dès avant la loi de 1838, un asile privé faisant fonction d'asile public pour le Calvados. A la fin du XIXe siècle, avec 1 439 internés, il est le troisième asile de France. Ce grand asile a connu des moments tragiques pendant le Débarquement de Normandie avant de devenir le C.H.S. qu'il est aujourd'hui. Cette histoire est tout à fait représentative de deux siècles et demi d'internement et de psy-

chirurgie en France. Ecrite dans un style alerte par deux historiens de la psychiatrie dont le deuxième prépare une importante thèse de doctorat sur le sujet, elle doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des hôpitaux.

J. Postel

Ayache Laurent. - *Hippocrate*. Coll. "Que sais-je" N° 2660. P.U.F. 1992.

La célèbre collection encyclopédique vient de faire rentrer "Hippocrate" dans son fond avec un texte concis fort bien documenté auprès des meilleurs sources actuelles dont l'ouvrage de J. Jouanna sur Hippocrate est bien sûr l'une des références capitales. Nous remarquons cependant que la grande référence qu'est "l'Hippocrate" de Littré reste toujours une base essentielle d'étude du *Corpus Hippocraticum*. Nous constatons aussi que les traductions proposées actuellement par les différents maîtres du grec ionien restent timorées dans leur énoncé ne donnant pas pour des affections bien connues la terminologie en vigueur. Mais le petit volume de L. Ayache apporte plus que l'essentiel sur la collection hippocratique, il propose une vision plus scientifique de l'approche du maître de Kos et de ses disciples, voire des écoles adverses comme celle de Cnide à qui nous devons l'approche chirurgicale de cette époque. Le choix des textes illustrant son propos est des plus suggestifs et invite le lecteur à pousser plus loin ses connaissances sur ce qui restera sûrement l'un des grands moments de la pensée médicale si ce n'est humaine.

A. Ségal

Dubois Jean-Claude. - *L'eau et les maladies nerveuses*. Paris, Expansion Scient. fr., 1992.

L'hydrothérapie a-t-elle encore une place en psychiatrie à l'heure des traitements biologiques, des psychotropes, de la psychanalyse et des modalités diverses de psychothérapies qui en sont issues ? J.-Cl. Dubois montre que, contrairement à ce qu'il peut sembler de prime abord, ce traitement conserve un intérêt chez un grand nombre de malades à qui ces thérapeutiques récentes ne procurent qu'une amélioration insuffisante sinon, chez certains d'entre eux, nulle. Il en est ainsi de nombreux états névrotiques et de certains états psychotiques que ces thérapeutiques n'améliorent que partiellement, laissant des symptômes résiduels sur lesquels l'hydrothérapie a, le plus souvent, un effet précieux. Ce traitement est étudié au plan historique, biologique et clinique. Historiquement, il est le plus ancien et le plus constant traitement de la psychiatrie dont le crédit n'est entamé que depuis une cinquantaine d'années. Au plan biologique, son action se situe dans l'axe des travaux des neurophysiologistes contemporains qui insistent sur la relation entre les manifestations de l'angoisse et les troubles du fonctionnement neurocérébral. Il atteint, en effet, par l'intermédiaire du système nerveux périphérique dont il stimule les corpuscules sensitifs contenus dans le derme, les centres cérébraux qui interviennent dans la régulation de la vie émotionnelle et affective. Ainsi se trouve réhabilité le concept de "névrose" tel que l'avait envisagé le médecin écossais Cullen qui a, en 1769, créé ce néologisme pour réunir en un groupe morbide spécifique les affections à l'origine desquelles intervenaient des troubles fonctionnels du système neurocérébral que Willis et Sydenham avaient, un siècle plus tôt, dénommées "les maladies nerveuses". Cette conception, que les orientations actuelles de la neurophysiologie remettent en valeur, a justifié le succès de ce traitement et assuré le crédit qu'il a

connu jusqu'à une époque récente, crédit qu'il devrait retrouver en raison de ses effets chez un grand nombre de malades et de l'importance que, dans une perspective théorique, le système nerveux prend à nouveau dans la régulation de la vie mentale.

Reste que cet ouvrage fort documenté nous apporte en plus, soixante pages relatant l'histoire de l'hydrothérapie depuis l'époque de la médecine sacerdotale jusqu'à la médecine scientifique de nos jours. L'apport du Dr J.-C. Dubois est d'autant plus précieux qu'il se cantonne uniquement sur le sujet plus délicat des rapports de l'eau et des maladies nerveuses dont il brosse une vision synthétique historique très réussie.

A. Ségal.

Goubert Jean-Pierre, *Médecins d'hier et d'aujourd'hui*, le cas du docteur Lavergne (1756-1831), Editions Publisud, Paris, 1992, 254 p., 24 x 14, Prix : 182 Frs.

Une fois de plus, Jean-Pierre Goubert nous donne une étude remarquable des problèmes de santé à la fin du XVIII^e siècle, et cette fois à travers la vie et l'œuvre d'un médecin breton, Louis-Marie Lavergne, homme "des Lumières" de province lié pourtant par sa correspondance et ses recherches au milieu médical et scientifique de la capitale parisienne. Ecrivain érudit et correspondant fidèle, le docteur Lavergne (1756-1831) a la chance de compter parmi ses descendants des historiens de valeur comme René Rouault de La Vigne et le docteur Alain Rouault de La Vigne, qui à une période récente étudièrent les inestimables archives et correspondances provenant de leur aïeul. C'est grâce à cette famille éclairée que Jean-Pierre Goubert a pu, à son tour, explorer à la lumière de ces sources le milieu et l'environnement, la culture et l'action de ce praticien exerçant à la jonction de la tradition classique et de la révolution scientifique.

Louis-Marie Lavergne est né à Loudéac le 25 mars 1756, le huitième enfant d'une famille de quinze garçons et filles. Son père est un notable "chirurgien royal". Bachelier à Saint-Brieuc, maître ès-Arts de l'Université d'Angers, il sera d'abord pendant des années l'élève et le "garçon-chirurgien" de son père, notant déjà ses comptes, ses observations au lit du malade, ses traitements. Mais il veut dépasser la chirurgie limitée d'alors, et devenir médecin : à vingt-quatre ans, en 1779, il prend à pied la route de Paris. Les lettres qu'il écrit du quartier latin à ses camarades restés en Bretagne décrivent sa vie à la fois joyeuse et laborieuse, ou ses lectures.

C'est un adepte des Lumières, un amoureux de la Raison, ne perdant pas pourtant tout lien avec l'Eglise, qui étudie à Paris la médecine et aussi la Philosophie nouvelle, pendant trois ans. Passant une thèse à Nancy où les droits sont moins coûteux, le nouveau "docteur" rentre en Bretagne et s'établit à Lamballe. Il y restera toute sa vie, se faisant une très haute idée de la profession. Jean-Pierre Goubert nous décrit sa bibliothèque, ses relations professionnelles et sociales, ses multiples occupations, car vite il est un notable, se marie avec une riche héritière, rayonne dans toute la contrée, devenant lui aussi un propriétaire terrien éclairé. Il écrit une "Topographie médicale de Lamballe", s'intéresse à l'hygiène et au climat, devenant observateur social, voulant améliorer les hôpitaux et les "médicaliser" selon notre auteur. Il prône aussi le thermalisme dans ce pays si riche en fontaines ou sources douées prétendument de vertus thérapeutiques, et il analyse les eaux. Forestier, météorologue, sociologue avant la lettre, il veut faire démailloter les enfants trop serrés dans leurs langes et les nourrir au lait maternel. Correspondant de la Société Royale de médecine et de l'Académie d'Arras, il

a un courrier de ministre. Républicain pendant la Révolution, il soigne les Chouans bien qu'étant maire sous Robespierre, il enverra une ordonnance pour guérir Louis XVII, se ralliera à l'Empire triomphant, puis à Louis XVIII à qui il demande la Légion d'honneur, mais la médecine praticienne, l'hygiène, les relations avec les malades resteront ses buts fondamentaux. Tel est, trop vite résumé, le destin de ce médecin dont les archives nous sont parvenues. Remercions très vivement Jean-Pierre Goubert de nous l'avoir fait si bien revivre.

Michel Valentin

Maheo (Docteur Patrick) et **Laurentin** (René), *L'amour plus fort que la souffrance, Histoire médicale d'Yvonne-Aimée de Malestroit*. Préface du professeur Henri Joyeux. Editions de l'Œil, Paris, 1992, 305 p., 24 x 15. Prix : 170 Francs.

La biographie des mystiques est souvent pleine de contrastes. Celle que viennent d'écrire, pour les éditions de l'Œil, le docteur Patrick Mahéo et René Laurentin en est un exemple. L'héroïne du livre est une religieuse, Mère Yvonne-Aimée Beauvais, de Malestroit, morte à cinquante ans en 1951, après une vie vouée à la Passion du Christ, mais aussi à une activité dévorante et efficace, variée au point que son action de résistante lui valut d'être décorée par le général de Gaulle lui-même, et que de l'Afrique du Sud au Canada, de l'Espagne à Rome ou à Londres, elle ne cessa de parcourir le monde, malgré une santé déplorable et des souffrances sans nom. C'est justement cette pathologie dont les auteurs ont entrepris de retracer l'histoire, à la fois de la façon la plus objective ou la plus documentée et en mettant sans cesse en relief les concomitances avec les événements spirituels de cette vie parfois aux frontières de l'irrationnel.

Yvonne Beauvais est née en Mayenne le 16 juillet 1901. Elle perd son père en 1904, et sa mère enseignante part tenir une classe à Boulogne pour faire vivre ses enfants laissés au Mans chez leurs grands-parents, avant de revenir à Argentan diriger une école en 1907, pouvant alors reprendre les deux petites filles avec elle. Puis la famille partira à Toul en 1909, au pensionnat de la Miséricorde. Sa vie entrecoupée d'épisodes pathologiques multiples, Yvonne prend l'habitude de la souffrance physique en la transformant en offrande, et l'on a retrouvé un texte du 1er janvier 1911 qu'elle a gardé toute sa vie sur elle, comme Pascal, et où elle se consacre au Seigneur.

Pendant dix ans, où elle se dévoue à des œuvres importantes malgré sa santé, elle prépare son arrivée au seuil de la clôture de Malestroit dans une clinique tenue par des religieuses. Il lui faudra encore sept ans pour que, novice, elle prononce ses vœux, sans tenir compte de ses maux sans nombre, tuberculose pulmonaire et pyélonéphrite en particulier. Son rayonnement est aussi intense que son activité. Elle est en même temps "cuisinière et architecte", responsable des novices et enfin supérieure en 1935, puis peu après présidente du conseil de son Ordre, celui des Augustines Hospitalières de la Miséricorde. Ceux qui ont connu les Augustines ne peuvent les oublier, et comprennent la responsabilité considérable donnée par ses sœurs à Mère Yvonne-Aimée, allant à travers le feu de la deuxième guerre mondiale donner des forces morales, spirituelles, techniques aux religieuses hospitalières, en Bretagne ou à Paris en attendant les futurs voyages sans fin en Afrique et au Canada après le conflit. Mais cette femme mène aussi des actions de résistance malgré la Gestapo qui la guette. Décorée, supérieure générale,

préparant un ultime voyage à Durban, elle meurt le 3 février 1951, après une vie sans arrêt marquée par la souffrance physique, le don de soi, le rayonnement. L'analyse détaillée, parfois touffue de sa pathologie est un modèle de biographie médicale, appuyée sur de nombreux témoignages de grands médecins, et aussi d'un entourage qui a dû parfois la défendre. Car certains ecclésiastiques n'ont guère apprécié son ardent mysticisme joint à une constante action, et elle a surmonté cette souffrance morale à la lueur de sa Foi inébranlable. Merci aux auteurs pour ce livre.

Michel Valentin

Dastugue Jean et Gervais Véronique. - *Paléopathologie du squelette humain*. Paris, Soc. nouvelle des éd. Boubée, 1992, 256 p., 94 fig. dans le texte, 8 pl. photo. coul. h. texte (prix : 390 Frs)

Le Dr Jean Dastugue nous avait déjà gratifié d'un excellent chapitre sur la paléopathologie dans le premier volume de la monumentale "Histoire de la Médecine" parue en 1977 chez A. Michel, Laffont, Tchou. Il espérait avoir éveillé l'intérêt du lecteur pour cette spécialité qui exige tant de rigueur dans ses jugements. Il se plaignait alors de n'avoir pu qu'effleurer la présentation de cette discipline. Avec l'ouvrage actuel réalisé en collaboration avec Mme V. Gervais il nous laisse un indéniable et original manuel pratique fort bien illustré. La méthode de cette discipline est exposée avec une grande clarté fort aidée par la finesse des diverses reproductions.

L'ensemble est divisé en trois parties : Méthodologie, Applications, Exploitation.

La première partie traite à la fois des conditions pratiques et de la méthodologie générale applicables au travail de recherche en Paléopathologie, elle expose également toutes les difficultés inhérentes à la discipline elle-même et cela sous deux rubriques : "Normal, anormal, pathologique" et "Pseudopathologique".

La deuxième partie s'intitule "Applications" ; elle est, en quelque sorte, une mise en scène du praticien devant sa table de travail chargée d'ossements anciens.

On y envisage l'examen méthodique, région par région, du squelette exhumé, examen qui se révèle par bien des points très voisins de celui qu'effectue le médecin praticien au lit du malade. C'est alors que seront formulées les hypothèses diagnostiques quelquefois - mais non toujours - muées en certitudes. Et là se terminera la rubrique purement "médicale" de l'ouvrage.

Mais la Paléopathologie ne se limite pas à l'établissement d'un catalogue nosologique ; elle ne serait alors qu'une science isolée et sans portée réelle. Or, bien au contraire, elle valorise ses résultats en les insérant dans un ensemble dont elle ne saurait s'évader et qu'on pourrait appeler : La Connaissance des Hommes anciens. D'où la troisième partie de l'ouvrage que l'on trouvera divisée en trois chapitres : "Bilans pathologiques individuels et comparatifs", "La Santé collective" et "Le Mode de Vie". Tant il est vrai que la tâche du paléopathologiste doit s'intriquer à celles du paléoanthropologue, du paléoethnologue et même parfois... de l'historien et de l'archéologue.

Alain Ségal

Chastel Claude. - *Histoire des virus de la variole au SIDA.* Paris, Soc. nouvelle des éd. Boubée, 1992, 420 p., 45 fig. (Prix : 320 Frs)

Les virus ont été découverts il y a un siècle par un jeune étudiant russe, D. I. Ivanowski, qui identifia en 1892 l'agent étiologique d'une maladie du tabac, la mosaïque. Depuis, ils n'ont cessé de susciter un intérêt considérable auprès des biologistes, car leur nature est restée longtemps mystérieuse. D'abord définis par des caractères négatifs, l'impossibilité de cultiver dans les milieux artificiels de la bactériologie et l'invisibilité au microscope, les virus filtrants ou ultravirus sont devenus plus simplement les virus lorsqu'ils ont émergé, dans les années 1930, d'autres concepts tout aussi flous à l'époque, les molécules, diastases, inclusions, gènes, etc. Cependant, ce n'est qu'à partir des années 1950, avec les progrès de la génétique, de la biochimie, des cultures cellulaires et du microscope électronique, que l'on a pu enfin comprendre leur nature et la façon dont ils infectent les cellules vivantes : ils se comportent en parasites absolus, au niveau génétique (Luria, 1945), perturbant en profondeur les équilibres fragiles du monde vivant et participant, avec d'autres éléments transposables, à l'Evolution.

Responsables de fléaux aussi redoutables que la variole et la fièvre jaune, et maintenant le SIDA, leur histoire se confond souvent avec celle de l'humanité. Mais ils peuvent aussi avoir un rôle plus incideux comme le font les virus lents ou les virus oncogènes.

Cet ouvrage est destiné aux historiens des sciences, aux enseignants et aux étudiants en biologie animale et végétale, en médecine, pharmacie, art dentaire et art vétérinaire, ainsi qu'à tous ceux, moins spécialisés, qui sont curieux des mystères de la vie.

L'auteur, médecin, épidémiologiste et virologue, est professeur de microbiologie à la Faculté de Médecine de Brest, Université de Bretagne occidentale. Ayant terminé ses études de médecine au moment où la virologie commençait à prendre son essor, travaillant depuis plus de 30 ans sur les virus, il a pu mesurer les immenses progrès de nos connaissances dans ce domaine.

Il convient aussi de publier le plan de cet ouvrage remarquable car c'est une véritable analyse en soi vu la manière dont certains sujets sont abordés. L'auteur soulève les questions et y répond point par point en expliquant surtout quels ont été les moyens d'aborder les virus et les rétrovirus.

Plan de l'ouvrage : Introduction. Chapitre I : Evolution du concept de virus. II : Quel père pour les virus ? III : La merveilleuse histoire des cultures cellulaires. IV : Le microscope électronique et les virus. V : Le bactériophage au centre de la biologie moléculaire naissante. VI : L'éradication de la variole. VII : La poliomyélite combattue efficacement mais non éradiquée. VIII : Le virus sigma : un virus d'insecte au pouvoir pathogène étrange. IX : Les adénovirus : premiers virus d'origine humaine provoquant des tumeurs chez les animaux de laboratoire. X : L'herpès génital : coupable ou non coupable ? XI : Le virus de la fièvre jaune : problèmes anciens et problèmes nouveaux. XII : Comment la dengue est-elle devenue une maladie mortelle ? XIII : L'émergence récente des fièvres hémorragiques africaines. XIV : Les maladies lentes à virus et la notion de prions. XV : La découverte des rétrovirus humains et des virus du SIDA. XVI : Prix Nobel et virus-I. XVII : Prix Nobel et virus-II. XVIII : En guise de conclusion : les virus, ennemis d'hier et d'aujourd'hui, alliés de demain ?

Alain Ségal

Institut d'Histoire de la Médecine. Université Claude Bernard, Lyon, I.
Conférences d'Histoire de la Médecine - Cycle 1991-1992 (Collection Fondation
Marcel Mérieux - 17 rue Bourgelat, Lyon, 1992)

La 14e édition des conférences de l'Hôtel-Dieu vient de sortir en librairie. Cette série est aussi brillante que les précédentes. Elle fait honneur à la Fondation Marcel Mérieux qui en assure la diffusion, et au docteur Charles Mérieux qui la préside.

Le docteur Maurice Boucher, secrétaire général de l'Institut d'Histoire de la Médecine, a, chaque année, la responsabilité d'organiser ces conférences. Celle qu'il a consacrée à la sorcellerie et à la psychiatrie, est du plus grand intérêt. La région lyonnaise n'a pas échappé au cours des siècles à la démonomanie, pas plus d'ailleurs que les différents pays d'Europe. Le Moyen-âge a connu la sorcellerie, mais il n'en a pas eu la propriété exclusive. La pathologie psychiatrique est le plus souvent en cause chez ces sujets, comme il apparaît dans les écrits de certains médecins du XVIe et du XVIIe siècles. De nos jours, la sorcellerie est encore rencontrée. Il s'agit presque toujours de femmes jeunes, psychopathes, victimes de névroses obsessionnelles, parfois schizoïdes ou schizophrènes.

Sous la plume du professeur Alain Bouchet, on trouvera d'intéressantes pages consacrées aux années lyonnaises de Rabelais, qui exerça ses fonctions à l'Hôtel-Dieu, à partir du 1er novembre 1532 ; il avait alors 38 ans. Il y restera près de trois ans. Au cours des années suivantes, il fera plusieurs séjours à Lyon, sans contracter pour autant d'obligations hospitalières. Son dernier passage dans la capitale des Gaules est daté de 1549. Cette conférence donne au professeur Alain Bouchet, l'occasion de décrire la ville de Lyon à l'époque de la Renaissance, et de rappeler les publications de Rabelais au cours de son séjour lyonnais.

On lira, avec un grand intérêt, la conférence consacrée par le professeur J. J. Dreifuss à Michel Servet, celle du professeur F. Charvet sur Ambroise Paré, chirurgien de quatre rois. Il faut également citer celle de J. Rougier sur Philippe II de Macédoine le Borgne. D'autres et passionnantes conférences ont été faites. Le lecteur les trouvera, avec le plus grand profit, dans ce volume bien présenté, à la typographie nette, et à l'iconographie de valeur démonstrative selon les sujets traités.

André Cornet

Siège social :
Ancienne Faculté de Médecine
12, rue de l'École de Médecine - 75006 Paris

La correspondance est à adresser :

Pour la rédaction :
à Madame J. SAMION-CONTET
62, rue Boursault - 75017 Paris

Pour toute autre correspondance
(cotisations, abonnements, communications, ouvrages destinés à l'analyse) :
au Secrétaire Général :
le docteur Alain SÉGAL
38 bis rue de Courlancy - 51100 Reims (France)
Tél : (56) 26 48 32 60 - Fax : (56) 26 48 32 71

COTISATION A LA SOCIETE FRANCAISE D'HISTOIRE DE LA MEDECINE
ABONNEMENT A LA REVUE "HISTOIRE DES SCIENCES MEDICALES"

	Cotisation à la Société	Abonnement à la Revue	Total
	<i>1994</i>	<i>1994</i>	<i>1994</i>
Membre Union européenne	180 F	420 F	600 F
Membre autres pays	180 F	480 F	660 F
Membre étudiant	90 F	190 F	280 F
Membre donateur	420 F	420 F	840 F
Institution Union européenne		600 F	600 F
Institution autres pays		660 F	660 F
Retard (par année)	175 F	395 F	570 F

Paiement par chèque bancaire ou virement au C.C.P. PARIS 2208 69 F à l'ordre de la S.F.H.M. et adressé au Secrétaire général, le Dr Alain SEGAL, 38 bis rue de Courlancy, 51100 Reims, France.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle est interdite sans accord écrit de la rédaction. Une copie ou une reproduction des textes, dessins, publicité, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Directeur de la Publication : Michel ROUX DESSARPS

Réalisation **mégatexte** sarl - 51100 REIMS - © 26.47.69.18
Dépôt légal 2^e trimestre 1994 - Commission paritaire 56302 - ISSN 0440-8888